

DOYENNÉ DE BRIEY

Le doyenné de Briey n'a pas été exposé à de violents bombardements et n'a pas vu l'horreur des champs de bataille.

Néanmoins son clergé a souffert. Par le long contact répugnant et tracassier avec les Allemands, par les privations et les fatigues, il a trouvé des occasions multiples d'affirmer son amour pour l'Eglise et pour la France.

Dès la première heure, partirent MM. les Curés de Hatrize, de Sainte-Croix et de Notre-Dame de Franchepré, à Joeuf, de Jouaville, de Moineville, de Moutiers et de Valleroy, ainsi que MM. les Vicaires de Briey, d'Homécourt et de Joeuf. Il restait donc une tâche énorme pour ceux que la patrie ne conviait pas à la défendre : MM. Pierre, curé d'Anoux, Kalbach, curé d'Auboué, Pierson, curé de Génaville, Davillé, curé d'Avril, et Warin, curé de Homécourt. D'autres ouvriers apostoliques se joignirent bientôt à eux. Les nommer, c'est faire savoir qu'un titre leur est acquis à la reconnaissance de tous : MM. Pinot, aumônier de l'Hôpital de Briey ; Sertorlo, prêtre italien, Digny, vicaire, Ludvig, professeur à SaintSigisbert, tous trois à Auboué, et enfin M. l'abbé Bruneau, missionnaire diocésain.

La paroisse de Briey était vacante depuis la mort de M. le chanoine Hélot, archiprêtre. M. l'abbé Lacour, vicaire mobilisé, en avait laissé le soin à M. l'abbé Pinot. Jouissant d'une certaine liberté et installé au presbytère depuis le 22 avril 1916, le vaillant aumônier assura non seulement le service religieux du dimanche, dont l'horaire fut si souvent modifié par l'office protestant, mais la messe quotidienne, les prières de carême, le mois de Marie et autres réunions de piété, Le soin des enfants et des malades, le réconfort moral de la population, la desserte de Mance en 1917, une attitude calme et ferme en face des Allemands, ce sont autant de titres à l'estime et à l'universelle gratitude.

L'abbé Pierre, curé d'Anoux, du service auxiliaire, devait attendre une convocation individuelle. Resté à son poste, il assura à ses ouailles et aux paroisses d'Immonville, de Mancieulles et de Lubey les secours religieux, en même temps qu'il prodigua à tous un dévouement modeste et incessant.

Le Curé d'Auboué se consacra avant tout à sa paroisse. Il chercha à y maintenir les oeuvres d'avant-guerre, en particulier les patronages. Les processions et manifestations extérieures du culte ne furent jamais interrompues. La guerre donna seulement plus d'élan et de profondeur à la vie chrétienne. Les communions, comme partout, devinrent fréquentes et nombreuses. Les trois religieuses de la Providence de Portieux secondèrent admirablement M. le Curé. Et il se trouva, en définitive, que l'église vit plus de fidèles, en ces jours où le bourg comptait seulement 1.600 habitants, qu'à l'époque où il y en avait plus de 4.000. M. l'abbé Ludvig, du service auxiliaire, se trouvait à Auboué. Il ne devait partir que sur ordre spécial. Immédiatement associé au ministère de M. l'abbé Kalbach, il se dépensa, comme lui, pour le plus grand bien de toute cette région. Pas plus que lui il n'échappa à une surveillance soupçonneuse. Le 7 novembre 1914, après une perquisition en règle, les Allemands les emmenèrent tous deux à la gare de Batilly, mais les

relâchèrent le soir même.

La paroisse d'Homécourt, privée de ses vicaires mobilisés, perdit bientôt, dans la nuit du 3 au 4 août 1914 (1), M. l'abbé Warin, son curé. Celui-ci était sottement accusé, comme le maire, M. Hottier, d'avoir enrôlé pour la légion étrangère et préparé des francs-tireurs. C'est pour le remplacer, que M. Sertorio, un prêtre sexagénaire, arrivant d'Auboué, s'installa à Homécourt le 6 août 1914. Il fut admirable de dévouement. Quand il rentra en Italie, pendant la semaine sainte de 1915, le soin de la paroisse retomba sur MM. Kalbach et Ludvig. Ce dernier en fut chargé exclusivement à partir du 22 février 1915 et il y resta jusqu'au retour de M. Warin. Il trouva un précieux concours chez les Soeurs de Saint- Vincent-de-Paul qui s'occupèrent du patronage de jeunes filles. Les retraites pascales qu'il prêcha chaque année produisirent plus de 400 retours à Dieu. Une vie intense s'épanouissait. Mais un pasteur si influent était surveillé de près ; on sténographiait ses sermons. Néanmoins les Allemands ne purent jamais rien contre lui. Il fallait être Français pour comprendre les finesses d'une parole qui atteignait si sûrement la fibre patriotique.

Joeuf, sans curé depuis la mobilisation ne fut pas délaissé. M. l'abbé Digny y arrivait le 6 août 1914, et M. l'abbé Bruneau, missionnaire diocésain, délégué par Monseigneur Turinaz, y pénétrait comme par miracle le 13 août suivant.

La paroisse de N.-D. de Franchepré, qu'administra M. Bruneau, fut tout de suite conquise par l'amabilité et le dévouement de celui qu'elle n'appellera plus que « le Père ». Il apporta son expérience et s'appliqua à tout maintenir, sans rien innover : patronages, réunions, pèlerinage du 25 mars.

Pour les catéchismes, il n'y eut de difficultés que le jour où le fameux « Metzgerroth » (le boucher rouge) vint s'installer comme inspecteur des écoles. Il eût voulu M. Bruneau à ses ordres. Mais il ne put jamais obtenir de lui la sonnerie des cloches de N-D. de Franchepré pour annoncer les victoires allemandes, pas plus que le serment de loyalisme à l'Allemagne, que repoussèrent de leur côté MM. Digny et Ludvig. Dans ces conditions, il ne fallait qu'un incident, qu'un mot, pour faire éclater l'orage. Ce mot fut prononcé par M. Digny, à l'occasion de la lecture d'une note de M. Bruneau, pour annoncer la dissolution du patronage de Joeuf par les Allemands. La réponse ne se fit pas attendre : ce fut l'exil. Des témoignages touchants marquèrent ce départ brutal. M. Bruneau fut emmené au milieu des larmes de tout Franchepré, accouru pour recevoir sa dernière bénédiction.

Il supporta vaillamment l'épreuve jusqu'au bout. M. Digny eut le bonheur d'être rapatrié peu de temps après, à cause de son état de santé. Il s'était dépensé dans Joeuf pour maintenir à Sainte-Croix les oeuvres paroissiales.

Avec de dévoués concours, il y fit fleurir la piété, et y maintint le moral des populations si naturellement anxieuses. La commune entière n'oubliera jamais le nom de ces deux prêtres dévoués.

Eux partis, les deux paroisses restèrent un mois sans curé. La « messe française » et le « sermon français » attirèrent à Homécourt beaucoup

d'hommes et de femmes qui, patriotes irréductibles, y demeurèrent fidèles jusqu'à l'armistice.

Deux prêtres lorrains desservirent alors les paroisses de Joeuf. Ils ont rendu de précieux services et ont laissé chez beaucoup un bon souvenir.

Moutiers fut administré, comme Valleroy et Moineville, par MM. Kalbach et Ludvig. Puis il y eut des interdictions, une longue intermittence, qui ne cédait, de temps en temps, dans ces deux dernières paroisses, que devant le meilleur vouloir des commandants de passage.

L'abbé Hinberlin étant mobilisé, le service de Hatriz fut assuré d'abord par M. le curé de Labry, puis par M. l'abbé Kalbach, et enfin par un prêtre de la Meuse, M. le curé de Lamorville.

Grénaville dépendait de l'étape de Conflans, d'une sévérité odieuse. La liberté y fut entravée, dès février 1915. Il fut interdit à M. l'abbé Pierson, curé, de dire la messe à l'église. La kommandantur en prit les clefs, de sorte que les fidèles durent aller, sous escorte, aux offices à Briey et à Immonville. M. le curé traversa lui-même des minutes tragiques, quand, le revolver sous le menton, il fut sommé de faire connaître, à un gradé allemand, l'auteur imaginaire de signaux lumineux.

Devant le calme de l'innocence, le brutal personnage s'apaisa. Pasteur des âmes, M. Pierson fut chargé de garder le troupeau communal saisi par l'autorité militaire allemande. Du moins, dans la solitude, il put méditer et réfléchir... M. l'abbé Davillé, curé d'Avril, malgré son grand âge, a exercé fidèlement toutes les fonctions de son ministère. Le refus de livrer son église au culte protestant, n'eut d'autre résultat que de lui créer des difficultés avec les Allemands. Il vécut dans l'isolement presque complet. Seuls les prêtres lorrains de Joeuf purent lui rendre, quelques visites.

Batilly, dont le curé, M. l'abbé Claudon, était mortellement blessé en Champagne, en 1915, fut d'abord desservi par MM. Kalbach et Ludvig. M. le curé de Joeuf en fut, un jour, à peu près expulsé. MM. les curés de Vernéville et de Sainte-Marie-aux-Mines, avec des aumôniers militaires, se partagèrent l'administration de la paroisse, dont les personnes pieuses entretenaient la ferveur.

Le curé de Doncourt alla bien quelque temps à Jouaville, mais après son rapatriement, en janvier 1915, le village fut administré par M. le curé de Vernéville, puis par un aumônier militaire allemand.

C'est ainsi que huit prêtres, restés plus ou moins longtemps dans le Doyenné de Briey, sont arrivés, avec le concours de personnes dévouées et au prix de grandes fatigues, à donner aux fidèles de cette région les secours essentiels de la religion, à maintenir, surtout au début de la guerre, les traditions chrétiennes et la foi patriotique. Sans doute, il y eut autour d'eux des défaillances, conséquence presque fatale d'une trop longue guerre ; mais par leur labeur incessant, par leurs efforts à maintenir le moral des populations, ils ont rendu d'éminents services au diocèse et au pays tout entier.